

tions, les Français menaçaient l'Autriche, désormais seule contre eux et contre leurs alliés. Les Suédois venaient de lui prendre la moitié de Prague. Condé dissipa les dernières incertitudes à la frontière du Nord, feignit de se retirer devant les renforts impériaux, se retourna sur eux à Lens, et leur infligea un sanglant désastre (1648). Ces revers décidèrent l'Empire à la paix. Peu aidé par l'Espagne, il sépara sa cause de la sienne, espérant, à l'exemple de la Bavière, obtenir de meilleures conditions en prenant les devants.

LXVII. Par la paix de Westphalie (1648), l'indépendance de la Hollande fut reconnue. La Suède garda droit de suffrage dans la Confédération germanique avec la moitié de la Poméranie; l'autre moitié échut aux margraves de Brandebourg, protestants habiles que l'acquisition des duchés de Prusse, de Clèves et de Berg menait lentement à devenir la puissance prépondérante du nord de l'Allemagne. Enlevant une riche province à la maison d'Autriche, la France conserva l'Alsace, qui lui assurait la Lorraine, qui lui faisait toucher la ligne du Rhin et donner la main aux protestants de la rive droite. Agrandie et érigée en électorat, la Bavière forma même parmi les États catholiques un foyer d'indépendance et d'influence française. Ainsi la pensée de Richelieu était réalisée: bien que conservant un reste de suprématie impériale, les héritiers de Charles-Quint étaient en réalité rejetés dans leurs États patrimoniaux de Tyrol, de Hongrie et de Bohême, l'unité de l'Allemagne était rompue, et son centre brisé allait se diviser entre Vienne, Munich et le naissant Berlin. Dans ce partage violent, les faibles avaient été, de part et d'autre, oubliés: les protestants avaient sacrifié les fils du malheureux électeur palatin, et l'Autriche le brave duc de Lorraine, exténué à son service. Le pape avait également été exclu des négociations, comme n'ayant rien à voir dans les affaires du monde moderne, qui consacrait l'établissement définitif et l'accroissement des États hérétiques du Nord.

LXVIII. Cependant l'œuvre n'était qu'à

moitié consommée. Restaient les Espagnols, seuls, mais décidés pourtant à soutenir leur drapeau, et comptant secrètement pour se venger sur les dissensions intestines, qui leur avaient tant de fois donné des partisans au cœur même de la France. Bientôt l'Empire put regretter d'avoir traité sans eux. Leur défaite paraissait consommée; leur vieille infanterie était détruite; Naples en révolte les avait chassés à l'exemple de la Catalogne, et avait appelé à leur place le jeune et aventureux duc de Guise; en échange de ceroyaume, Mazarin espérait enfin obtenir d'eux l'Artois, la Franche-Comté et cette Flandre perdue par tant de fautes; et voilà qu'à ce moment deux défections, l'une au dehors, l'autre au dedans, virent compromettre ses conquêtes et prouver qu'une politique égoïste a toujours son revers. Satisfaits de l'empire des Indes et de la mer, les Hollandais, que la France avait soutenus depuis un siècle et en quelque sorte nourris de sa substance, non seulement refusèrent de partager la Belgique avec elle, mais encore s'opposèrent à la lui céder. De peur d'avoir leur trop fidèle alliée pour voisine, ils firent leur paix sans elle, et livrèrent ses frontières du Nord à l'effort des armées espagnoles, jusqu'alors prises entre deux feux. En même temps fermentaient à l'intérieur les incorribles passions que Richelieu avait contenues sans les détruire, et que les bontés d'Anne d'Autriche n'avaient servi qu'à exciter.

LXIX. La victoire avait fait de Condé une sorte de demi-dieu, qui n'était maintenu dans le devoir qu'à force de dons et de caresses, et qui demeurait fidèle à une condition, celle d'être tout-puissant. Sur cette pente glissante, surtout pour un jeune homme, son ambition commençait à l'emporter sur son cœur. Déjà, triste augure pour sa patrie, il avait abandonné M^{lle} du Vigean, qui était allée se consoler sous le voile des carmélites. Moins favorisée que lui et blessée dans son amour-propre d'amante, sa sœur, M^{me} de Longueville, s'était liée aux mécontents, et avait employé sa magique influence à en grossir le nombre. Tous les beaux paladins, le sage Turenne lui-même, avaient juré de

combattre et de mourir pour elle, et l'élève de saint Vincent de Paul, le coadjuteur de Retz, ne demandait pour les aider que la pourpre de cardinal. Toutefois il fallait un prétexte. Il n'y avait plus guère de huguenots; l'éloquence des missionnaires, le charme des œuvres de charité, l'entraînement même des lettres et des arts multipliaient chaque jour les conversions. Les grands seigneurs et les princes eux-mêmes n'osaient plus se risquer tout seuls, et sentaient le besoin de s'abriter derrière un corps qui n'eût pas perdu son prestige. Les frondeurs, tel était leur nom, cherchèrent cet appui dans le parlement de Paris, dont le rôle politique avait commencé sous Marie de Médicis, et qui, après une persévérante soumission à l'autorité de Richelieu, se trouvait plus fort sur les ruines de la noblesse et des communes.

LXX. Par un véritable jeu de mots, ces magistrats se croyaient les égaux du parlement, c'est-à-dire des états généraux d'Angleterre, qui en ce moment jugeaient leur roi. C'étaient d'ailleurs des gens honnêtes, intègres, savants, dévoués à leur souverain et à leur pays, les meilleurs représentants du tiers état ou de la bourgeoisie d'alors. De leur sein étaient sortis les Cujas, les Pasquier, les Harlay, les bons et laborieux ministres de Henri IV. Ne pouvait-on pas espérer de cette nouvelle aristocratie tout intellectuelle plus de sagesse que de l'université et des états généraux au temps des Valois, plus de douceur et de modération que de l'antique chevalerie bardée de fer? La question n'était pas de discuter l'origine plus ou moins légale de leurs prétentions, mais bien de savoir s'ils possédaient ce froid et calme génie des affaires qui justifie tout pouvoir, fût-il celui de Richelieu, ce mépris des intérêts personnels, cet esprit de conduite, cette largeur de vue, si rares en France, même dans une seule tête, à plus forte raison dans une grande assemblée. Dès le premier jour ils s'en montrèrent complètement dépourvus. Ils s'irritèrent parce que Mazarin, à bout de ressources, demandait quatre années de leur traitement pour la transmission de leurs charges; ils encouragèrent les bourgeois de

Paris à protester contre un octroi sur les vivres; enfin le coadjuteur se joignit à eux pour crier à l'usure devant un projet d'emprunt à dix pour cent. Cette opposition sur de mesquines questions de finances, qui ne sont plus qu'une goutte d'eau dans le gouffre de la centralisation moderne, arrivait au milieu des *Te Deum* chantés pour les victoires du grand Condé, au moment où il fallait un dernier et patriotique effort pour achever la guerre et vaincre l'obstination de l'Espagne (1648).

LXXI. Dans un premier mouvement de vivacité, la reine, comme naguère Marie de Médicis, voulut tenter un coup d'autorité, et fit arrêter trois conseillers. C'était déclarer la guerre au parlement; il fallait la soutenir avec énergie. Mais ni Anne d'Autriche ni Mazarin n'en étaient capables. Ils laissèrent les mécontents soulever le peuple de Paris, toujours ami des émeutes et encore fier des barricades faites pour le duc de Guise. En quelques instants ils virent les bourgeois s'armer, les rues se hérissier de retranchements improvisés et les coups de mousquet éclater jusque sous les fenêtres du Louvre. Épouvantés, ils faiblirent et rendirent les prisonniers, que la foule emporta en triomphe. C'était se condamner à céder tous les jours davantage devant une colère inutilement provoquée.

LXXII. Bientôt le parlement devint si exigeant, le peuple si mutin, qu'Anne d'Autriche emmena furtivement son fils à Rueil, puis à Saint-Germain, donnant ainsi le signal d'une nouvelle et plus vaste insurrection, et livrant la capitale à toutes les passions qui y fermentaient. Oubliant leur avarice, magistrats et bourgeois votèrent des subsides, levèrent une armée. A leur tête se mit la duchesse de Longueville, qui refusa de suivre la cour, et qui retint à Paris ses nombreux partisans avec le plus jeune de ses frères. Fasciné par sa beauté, l'illustre Turenne essaya de gagner à sa cause les soldats qu'il avait glorieusement commandés en Allemagne; mal écouté, il vint seul partager ses coupables périls. Quant à Condé, satisfait des largesses de la reine, il resta encore insen-

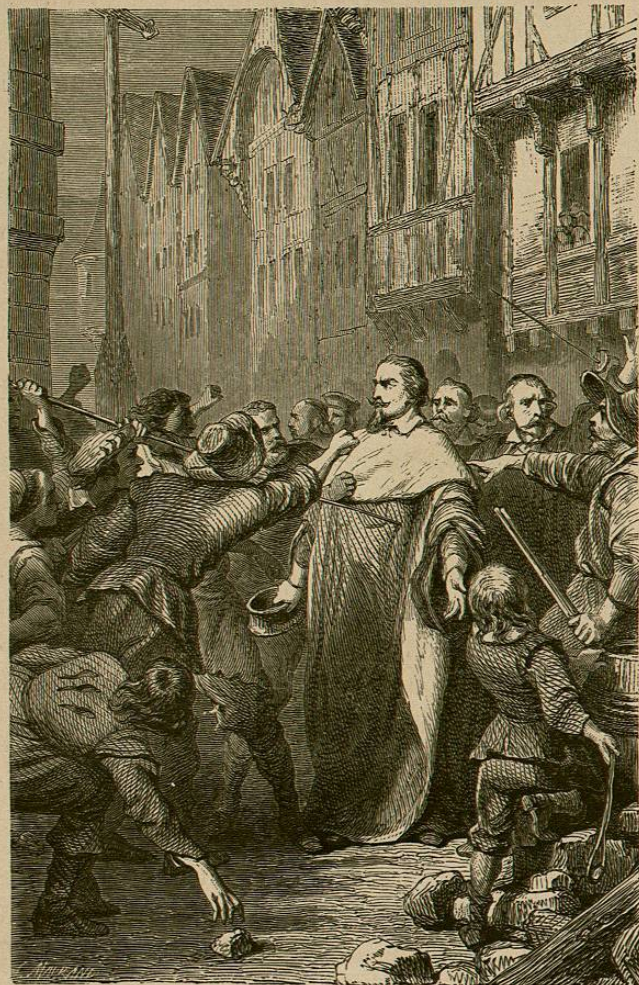
sible aux séductions d'une sœur qu'il aimait, se mit à la tête des troupes royales, et donna à Charenton une leçon sévère aux frondeurs. Entraînés de faute en faute par leur défaite, les rebelles osèrent parler de s'allier ouvertement avec les Espagnols, dont ils ne faisaient que trop les affaires. C'était là ce qui avait perdu la Ligue, perdu les grands sous Richelieu, et ce qui condamnait encore une fois en France l'exercice de la liberté. Au lieu de donner à la politique une impulsion nationale, le parlement arrivait à traiter avec l'ennemi.

LXXIII. Toutefois, en face de cette trahison, le vieux sang français se révolta dans ces honnêtes magistrats. Mieux valait remettre leurs prétentions à un temps plus favorable et faire une soumission provisoire. Cette trêve ne fut pas longue, et bientôt ce fut le sauveur de la reine et de la monarchie, le vainqueur de Rocroy et

de Charenton, qui ralluma ces dissensions mal éteintes. Plus habitué au commandement qu'à la vie de la cour, ne mettant plus de bornes à son orgueil, au premier froissement il s'irrita et prit un ton menaçant. On se souvint de son père, que la prison avait rendu si sage; il fut arrêté avec son frère et son beau-frère le duc de Longueville (1650). Mais, s'il était captif, sa femme, sa mère et sa sœur ne l'étaient point. Pendant que les unes soulèvent Bordeaux, l'autre part pour la Hollande, y vend ses bijoux, y cherche des amis. A son instiga-

tion, les anciens frondeurs se joignent aux nouveaux. Soit dévouement pour elle, soit reconnaissance envers Condé, Turenne prend encore une fois les armes contre la cour, traite avec les ennemis qui entrent en Picardie; d'accord avec eux, il s'empare du Catelet et assiège Guise.

LXXIV. Mazarin essaye de conjurer l'orage.



Troubles de la Fronde. (P. 275.)

Tandis que le jeune Louis XIV rentre à Bordeaux à la tête d'une armée, il se transporte à celle du Nord, lui donne une vive impulsion, sépare habilement ses adversaires, force les Espagnols à battre en retraite par la Champagne, et inflige un échec à Turenne sous les murs de Rethel. Cette belle conduite désarmera-t-elle les ennemis du dedans? Nullement. Mazarin les trouve plus unis, plus turbulents que jamais. Craignant avec raison le sort du maréchal d'Ancre et n'ayant pas, comme Richelieu, le cruel courage de faire

tomber quelques têtes, il préfère laisser le champ libre aux factieux, délivre lui-même les princes captifs, et part volontairement, non comme les autres, pour le camp espagnol, mais pour une obscure retraite sur les bords du Rhin.

LXXV. La Fronde triomphait. Si son premier échec avait seul causé ses fautes, le moment était venu de les réparer. La magistrature ne voyait plus d'obstacle à l'accomplissement de ses ambitieux désirs. Le coadjuteur de Retz était cardinal. Condé

avait obtenu le gouvernement de Guyenne, le renvoi des trois ministres, des faveurs sans nombre; que pouvait-il demander de plus? Néanmoins il ne fut pas six mois sans se brouiller avec la reine et sans quitter la cour, décidé, cette fois, à mener la guerre civile avec l'aide des Espagnols. Le parlement, sur lequel il comptait, n'osa approuver cette défection sans excuse; s'arrêtant à la folle idée de tenir la balance entre les deux partis, il condamna les traîtres en même temps qu'il mettait à prix la tête de Mazarin, et vendait à l'encan sa magnifique bibliothèque.

LXXVI. Plus sage, dégoûté de servir contre son pays, et pensant s'être acquitté envers les Condé, Turenne mit son épée au service de la reine. Son retour parut si loyal, qu'il fut choisi pour général en chef. Ses troupes réunies, la Picardie et la

Champagne étant en sûreté, il vint occuper Lagny et Saint-Denis, dans l'espoir d'enlever la capitale. Le prince de Condé arrivait au même moment avec une armée ramassée dans le Midi; maître de Suresnes et de Saint-Cloud, tournant la ville par le nord, il voulait passer la Marne à Charenton et se porter sur le confluent des deux rivières. Turenne le surprit en marche au faubourg Saint-Antoine, le chassa de barricade en barricade, l'accula aux fossés de la Bastille. Il était perdu sans la charitable

duchesse de Montpensier, qui lui ouvrit les portes de Paris, et qui fit tirer sur les vainqueurs les canons de la citadelle (1652). En présence de cette invasion armée, le parlement, qui n'avait pas un soldat pour exécuter ses ordres, songeait vainement à prolonger

son pouvoir et son indépendance. Aux frondeurs s'étaient jointe une multitude furieuse, enfonçant les portes des prisons, délivrant les détenus, pillant l'hôtel de ville, assiégeant le palais de justice et exigeant impérieusement les décisions les plus insensées. On aurait pu se croire aux plus mauvais jours de la Ligue, sous la domination des Seize. Forcés d'opter encore une fois entre le roi ou l'anarchie, la France ou les Espagnols, les magistrats prirent bravement leur parti, ne voulurent pas imiter le parlement d'Angleterre, qui venait de faire tomber la tête de



Arrestation de Condé. (P. 276.)

Charles I, et allèrent rejoindre la cour à Pontoise.

LXXVII. Il fallait de plus désarmer les princes et les grandes dames, parti plus exalté que puissant. Pour rendre la paix plus facile, Mazarin, que la reine avait rappelé pendant la guerre, et contre lequel beaucoup d'esprits demeuraient exaspérés, feignit de se sacrifier une seconde fois, et alla passer quelques mois à Sedan. Il revint quand le roi eut fait son entrée triomphale dans Paris,

exilé quelques turbulents et pardonné au grand nombre. Désormais son pouvoir était à l'abri de toute attaque; il avait la gloire de l'avoir rétabli par les fautes des autres plutôt que par ses propres violences; les mains pures de sang, il pouvait de nouveau consacrer son habileté à la grandeur de la France et à sa propre fortune, jusqu'alors négligée. Ceux qui l'avaient le plus dénigré reconnaissaient leurs fautes. Le prince de Conti lui demandait la main de sa nièce; trahie et désillusionnée, M^{me} de Longueville allait faire pénitence dans un couvent à Moulins; et, après une courte captivité, le turbulent cardinal de Retz, revenu aux enseignements de son précepteur, expiait dans la solitude ses révoltes et son ambition.

LXXVIII. Restait Condé presque seul, mais encore trop fier pour convenir de ses torts et tristement réduit à servir comme général dans l'armée espagnole. Au printemps, il partit de Bruxelles avec trente mille hommes, et vint assiéger ce même Rocroy qu'il avait si glorieusement sauvé dix ans auparavant. Digne de le combattre, Turenne paralysa ses efforts, et lui prit Mouzon et Sainte-Menehould. Entre ces deux adversaires la lutte devait être longue. La fougue de l'un venait sans cesse se briser contre la ferme sagesse de l'autre, et si ensemble ils avaient jadis triomphé des plus fortes armées de l'Europe, opposés ils consumaient leur génie en stériles tentatives. Aux Pyrénées et en Italie, la guerre était encore moins décisive. A la fin, un tiers intervint, qui, s'arrondissant aux dépens des combattants, les contraignit à la paix.

LXXIX. Non contente de chasser les navires étrangers de ses ports, de faire le commerce ou la contrebande entre les pays en guerre et de coloniser lentement l'Amérique du Nord, l'Angleterre aspirait depuis longtemps à la domination des mers et à un rôle actif dans les affaires du continent. Les deux Indes découvertes, l'activité et la persévérance de ses habitants et sa belle position insulaire l'invitaient encore plus que les Pays-Bas à remplacer dans l'Europe moderne l'antique et malheureuse Venise. De même qu'un

mouvement calviniste et national avait emporté Barneveldt en Hollande, de même les puritains de Grande-Bretagne venaient d'immoler le trop pacifique Charles I; dans l'élan de cette révolution, ils n'avaient cru pouvoir mieux faire pour résister aux royalistes, pour opprimer les catholiques en Irlande, enfin pour vaincre l'Espagne sur l'Océan, que d'accepter un pouvoir militaire absolu et de se donner à l'audacieux Cromwell. Cet aventurier, isolé du monde entier par sa politique homicide, mais méprisant toutes les alliances, avait fait de son pays, en quelques années, la première puissance maritime. Le stathouder de Hollande, gendre de Charles I, ayant travaillé à un soulèvement en Écosse, Cromwell en profita pour déclarer la guerre à cette riche république, lui saisit un millier de navires, défit ses flottes, ruina son commerce, la força à une paix honteuse, et, comme par un pressentiment de l'avenir, fit exclure du stathouderat le jeune Guillaume de Nassau, un jour destiné au trône d'Angleterre. Désormais capable de tout oser, il arracha un traité de commerce au Danemark, s'imposa au Portugal comme seul intermédiaire avec ses colonies; plus insolent que les pirates d'Alger et de Tunis, qu'il venait de châtier, il enleva la Jamaïque aux Espagnols, et, sans déclaration de guerre, captura deux fois tout ce qu'il put trouver de navires français. Puis, également redoutable à l'Espagne et à la France, qui n'avaient pas le simple bon sens de s'unir contre lui, il offrit à toutes deux son appui, demandant en échange un nouveau Calais, Dunkerque, dont il avait inutilement voulu corrompre le gouverneur.

LXXX. Tant que Mazarin avait occupé cette place, il l'avait refusée. Mais elle venait de tomber entre les mains de l'ennemi. Le cardinal cessa d'hésiter, promit de la reprendre pour le compte de Cromwell, fit un traité d'alliance avec lui, et poussa la faiblesse jusqu'à renvoyer les Stuarts et leurs amis, réfugiés au foyer de l'hospitalité française. Il était urgent de tenir parole; car l'Anglais attendait son gage pour fournir des secours. Turenne vint assiéger Dunkerque; les Espagnols s'avancèrent pour la défendre, et con-

traignirent Condé à livrer bataille sur le terrain étroit et peu favorable des Dunes. « Vous allez voir, leur dit-il, comme on perd une bataille. » Il eut raison pour son bonheur et pour celui de sa patrie; car ce fut le dernier combat qu'il livra contre elle (1658). Dunkerque et Gravelines furent le prix de la victoire; l'Espagne, enfin lassée, offrit la paix à Mazarin et la main d'une de ses infantes au jeune Louis XIV (1659).

LXXXI. Avant de mourir, le cardinal eut l'honneur de mener à bien cette seconde négociation et de conclure la paix des Pyrénées. Le vœu de la ligne du Rhin n'était plus réalisable: la Catalogne et le royaume de Naples étant perdus, il fallut abandonner toute prétention sur la Flandre et sur le Brabant, rétablir le duc de Lorraine, et se contenter du Roussillon et de l'Artois avec Thionville, Gravelines, Landrecies et Montmédy: conquêtes assurément glorieuses, mais peu d'accord avec les espérances et les premières victoires du règne. Trompés par de fausses apparences de gloire et de liberté, les frondeurs n'avaient que trop servi l'étranger et nui à leur patrie. La Hollande avait atteint le but de sa défection, et récompensait les protecteurs de son indépendance en leur interdisant tout progrès en Belgique. Enfin l'appui de Mazarin laissait Dunkerque, la Jamaïque et l'empire des mers aux Anglais, voisins non moins ingrats, dont les envahissements maladroitement favorisés devaient bientôt coûter cher à leurs alliés. Toutefois, pour le moment, le péril semblait conjuré: la mort de Cromwell rendait le trône aux faibles Stuarts, amis de la France mal corrigés par l'exil; et, en attendant qu'une seconde révolution les renversât sans retour, la sœur de Charles II, Henriette d'Angleterre, allait épouser le duc d'Orléans, frère du roi. Louis XIV lui-même célébrait son mariage avec l'infante Marie-Thérèse, à laquelle, sans les instances désintéressées de Mazarin, il eût préféré une nièce de ce ministre. Ainsi, par un instinct qui condamnait leur politique, trois générations de souverains, après avoir cherché des alliés dans le Nord, ne trouvaient de femmes dignes d'eux que chez ces peuples du Midi contre lesquels

ils s'acharnaient. Cette fois du moins la puissance de l'Espagne n'avait plus rien d'inquiétant. Habitée à vivre de l'or d'Amérique, qui commençait à lui échapper, elle était tombée plus bas que l'Autriche sa sœur, et semblait à jamais déchu.

LXXXII. Telle fut la fin d'une lutte de trente années, préparée par Henri IV et par Richelieu, troublée par les partis qu'ils croyaient abattus, profitable surtout aux alliés protestants qu'ils comptaient exploiter. Les résultats de la Réforme étaient complets, et le partage de l'Europe consommé. Cependant, dans les ressources infinies de sa sagesse, la Providence avait tiré le bien du mal même. Après avoir ravivé chez les catholiques la pureté des mœurs et le zèle de la science, les controverses et le prosélytisme hérétiques avaient à peu près cessé. Identifié avec l'esprit national, le protestantisme restait chez les peuples septentrionaux comme la marque de leur affranchissement de Rome et de la maison d'Autriche, et se bornait à entretenir sous un ciel froid les vertus naturelles, la vie de famille, l'économie, l'esprit politique, le génie des affaires, tandis qu'au midi, au foyer de la civilisation avec ses entraînements et ses dangers, l'Église demeurait vivace, opposant la vertu à la volupté, la pauvreté au luxe, l'obéissance libre au despotisme.

LXXXIII. Même partage, même opposition dans l'ordre politique, où des nations jeunes et avides, non contentes d'assurer leur indépendance, stimulaient par leur activité des voisins amollis, et leur disputaient la prépondérance dans l'ancien et le nouveau monde. Placée entre ces deux régions, ayant longtemps servi de champ de bataille aux doctrines rivales, la France était restée fidèle de cœur à l'Église romaine; mais elle avait puissamment contribué par ses armes à fonder les États protestants. C'était en vain qu'elle colorait cette coupable conduite du nom sacré de la liberté des peuples et des consciences, liberté que la Prusse, la Suède, la Hollande et l'Angleterre ne méconnaissaient pas moins que l'Espagne, et n'invoquaient qu'au service de leur propre domination. Si étrange